

Zeitschrift: La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire

Band: 31 (1923)

Heft: 5

Artikel: Conseil européen pour la formation des infirmières

Autor: R.G.

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-682597>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Conseil européen pour la formation des infirmières

Paris, mars 1923

Fondé à Prague en 1922, ce Conseil est composé d'une douzaine de nurses, pour la plupart américaines, travaillant en Europe. Ces infirmières sont placées par la Ligue des Croix-Rouges dans les pays qui ne possédant pas encore d'infirmières diplômées, désirent en former.

Ces nations, comme la Pologne, la Tchéco-Slovaquie, la Hongrie et la Roumanie, la Yougo-Slavie ont fondé des écoles d'infirmières auxquelles la Ligue des Croix-Rouges a fourni des directrices capables de donner aux jeunes élèves l'instruction complète telle qu'elle est comprise dans les pays comme les nôtres, qui possèdent l'instruction de trois ans, avec examen pour l'obtention du diplôme.

Il est compréhensible que ces infirmières, venues d'Amérique dans des pays désorganisés par la guerre, obligées de faire face à des difficultés imprévues et variées, aient éprouvé le besoin de se réunir pour échanger quelques idées et profiter réciproquement des expériences faites. Le premier groupe ainsi formé l'an dernier à Prague s'organisa en Conseil et nomma une présidente, une secrétaire, une trésorière, toutes trois américaines.

La section de la Ligue des Croix-Rouges qui s'occupe, à Paris, des questions d'infirmières, pensa qu'il serait bon d'intéresser aux problèmes discutés les représentants d'autres pays, et dans ce but elle convia des infirmières de tous les pays d'Europe affiliés à la Ligue à se rendre à Paris pour la deuxième réunion du Conseil.

L'Angleterre, la Belgique, l'Espagne, la France, la Hongrie, l'Italie, le Danemark, la Finlande, la Grèce, la Russie ancien régime, la Suède et la Suisse étaient

représentées à la réunion inaugurale; dès le premier jour les conversations s'engagèrent et ce fut un plaisir général à découvrir que du sud au nord et de l'est à l'ouest les « sœurs » ont les mêmes joies, les mêmes soucis, les mêmes préoccupations.

Le premier jour fut consacré aux méthodes et aux programmes d'enseignement dans les écoles, au matériel, aux installations que comporte cet enseignement complet. Il fut constaté que partout dans les hôpitaux-écoles, l'infirmière chargée de l'instruction des élèves est en même temps chef de salle, ce qui est souvent difficile à concilier, car l'infirmière n'a ainsi que trop peu de temps à consacrer aux élèves. Puis fut abordée la question si importante des bibliothèques pour infirmières, car même les pays les plus avancés à ce point de vue sont encore dans l'enfance. Il faut, cependant, que l'infirmière comme le médecin possède une source sûre de renseignements professionnels.

La Ligue s'occupe sérieusement de la question et nous promet dans un avenir rapproché une série de manuels destinés non seulement aux élèves, mais aux professionnels.

L'après-midi de ce premier jour fut consacrée à la visite de l'hôpital de la Pitié, le plus récent et le mieux aménagé de Paris. Il comprend 800 lits, tant pour la chirurgie, la médecine, l'obstétrique et la gynécologie et, en outre, toutes les consultations y compris les spécialités comme le nez, la gorge, les yeux, etc., etc. Les bâtiments qui abritent ces consultations sont groupés autour d'une vaste cour où le malade peut facilement s'orienter et d'où on le dirige sans peine sur les

différents services. A côté se trouve l'hospice de la Salpêtrière dans des bâtiments qui datent du XVII^e siècle et qui abritent également l'école des infirmières de l'Etat. Cette dernière est fort bien aménagée, tout y est clair, propre et avenant. Chaque infirmière y a sa chambre et le salon y est non seulement confortable, mais fort élégant. Il contient tout ce que peut désirer une infirmière au repos : de bons fauteuils, des livres, des fleurs, un piano, etc., etc.

Le deuxième jour du congrès fut consacré aux comités des écoles d'infirmières et à leurs fonctions, puis on aborda la grave question des qualités requises pour l'admission des élèves-infirmières. Un très intéressant travail de la doctoresse Hamilton qui dirige l'école de Bordeaux, insista sur la nécessité de n'admettre que des femmes de moralité irréprochable et d'instruction supérieure. Il est indispensable que la candidate ait reçu une instruction secondaire complète; certains pays anglo-saxons voudraient même plus et désireraient voir les écoles d'infirmières se rattacher aux Universités féminines. Ceci est évidemment un peu exagéré, mais étant donné le rôle social que l'infirmière doit jouer aujourd'hui, il est indispensable qu'elle soit bien préparée par son éducation antérieure à s'assimiler rapidement les situations les plus diverses. Toutefois, comme l'a très justement relevé M^{lle} Chaptal, directrice de l'école des infirmières privées et « présidente de la I^{re} section du Conseil de perfectionnement des écoles d'infirmières au Ministère de l'hygiène », l'essentiel est que la jeune fille qui désire embrasser la carrière d'infirmière possède outre les qualités morales nécessaires un idéal très élevé de sa future vocation. Il serait en outre désirable que les infirmières qui se destinent à l'enseignement reçoivent un

complément d'instruction. L'après-midi fut consacrée à une conférence fort intéressante, suivie d'une visite à l'institut Pasteur, vrai temple de la science, où nous eûmes le privilège de visiter les laboratoires, l'hôpital, et de faire un pèlerinage au tombeau du grand homme. Ce fut très simple et très émouvant, ce défilé de toutes les infirmières unies dans la même pensée, qui fut celle du grand savant : « Avoir un idéal, servir l'humanité. » La dernière séance du matin fut consacrée plus spécialement à la question de l'enseignement de l'hygiène et de la formation très actuelle et très désirée partout, des infirmières-visiteuses d'hygiène sociale. La France a été avec l'Angleterre le premier pays d'Europe qui, sous l'instigation de l'Amérique, a formé des infirmières pour la lutte contre la tuberculose d'abord, puis d'une façon générale pour l'hygiène sociale. La France possède aujourd'hui des écoles à Paris, Strasbourg, Lyon, Nancy, etc., etc., qui après deux ans d'études délivrent un diplôme d'infirmière-visiteuse. La demande pour les infirmières est telle qu'il est impossible de prolonger davantage le temps d'étude. La Belgique a suivi de près la France et possède elle aussi une organisation modèle qui répond parfaitement aux besoins du pays. La Suisse, dans ce domaine, n'est pas en retard : le rapport très concis et très modeste de M^{lle} Odier, directrice du dispensaire de Genève, fut accueilli avec beaucoup de sympathie. M^{lle} Odier parla de l'Alliance suisse des gardes-malades qui n'a pas sa pareille en Europe et dont le principe a été reconnu excellent, car il groupe toutes les infirmières professionnelles et forme un lien entre les écoles.

Les heures laissées libre entre les séances furent encore consacrées à visiter différentes œuvres d'hygiène sociale, telles que le remarquable dispensaire du D^r Kuss,

qui surveille la santé d'un arrondissement de 200 000 habitants, ou l'Œuvre du Bastion 42, dû à l'initiative de l'U. F. F. Ce bastion est une ancienne fortification, sur laquelle on a planté quelques baraques, quelques arbustes, des fleurs, où l'on a nivelé des emplacements de jeux, et où sont reçus, surveillés et soignés gratuitement toute l'année les enfants d'un quartier des plus misérables. C'est extrêmement simple, mais encore fallait-il le trouver, et c'est tout à fait réjouissant de voir les bonnes mines de ces petits, qui sans être pris à leurs parents, vivent là autant que possible en plein air, surveillés par des Frœbeliennes et une infirmière et sont examinés une fois par semaine par un médecin.

Nous avons également visité l'hôpital-école de la S. B. M. à la place des Peupliers. Tout y est vaste, neuf, tout y est blanc. C'est un bâtiment très simple à l'extérieur, mais qui à l'intérieur donne l'impression de luxe, tant il est vaste et bien éclairé. Les élèves ont l'occasion de s'y instruire, spécialement en ce qui concerne la chirurgie et la médecine. Un pavillon réservé au service de tuberculose est actuellement en construction.

Paris possède de nombreuses et utiles institutions qu'il est impossible de passer en revue ici, mais ce qui fut plus intéressant encore pour les congressistes, ce fut la journée gracieusement offerte à notre instruction par le Comité américain pour les régions dévastées. A Soissons et dans les villages environnants il ne restait après la guerre que des ruines et le désert. Tout était détruit, les maisons, les arbres, les routes, la végétation. On se rend compte actuellement, après cinq ans de travail acharné, ce qu'il a fallu de courage aux habitants qui sont rentrés pour tirer parti des pierres et du fer qu'ils retrouvaient à la place d'un foyer, jadis

prospère. Le Comité américain a encouragé, soutenu financièrement et dirigé le travail de reconstruction. Avant les maisons définitives, qui se font maintenant, ils ont érigé un peu partout, et au fur et à mesure des besoins, des baraques en planches, pas belles évidemment, mais très suffisamment confortables et chauffables pour l'hiver.

Ces baraques sont innombrables, elles forment des villages, des quartiers complets comme à Soissons. C'est dans ces rustiques abris que les Américains ont organisé les premiers postes de secours destinés d'abord aux soldats, puis aux civils blessés dans les travaux de déblaiement. Ces baraques se sont ensuite transformées selon les besoins, nous y avons vu des pouponnières, des gouttes-de-lait, des crèches, des garderies d'enfants, des foyers pour adultes, des dispensaires, des hôpitaux et même des bibliothèques. Rien n'est plus sympathique que la goutte-de-lait de Soissons, appuyée contre la cathédrale en ruine; tous les bébés de la ville y sont examinés, pesés et reçoivent le lait stérilisé indispensable, lorsque la mère est mauvaise nourrice. Les ruines, le passé détruit d'une part, l'avenir plein de promesses de l'autre.... L'espoir d'une génération plus forte pour rendre au pays sa prospérité si cruellement anéantie!

A Coucy, au milieu des ruines sinistres, à Soissons, des baraques abritent aussi des bibliothèques circulantes gratuites. Une de ces institutions a prêté pendant les derniers six mois 42 000 volumes.... On cherche à s'instruire en France et c'est tant mieux....

Je voudrais encore parler de quelques silhouettes sympathiques rencontrées pendant ces trop courtes journées, mais je ne pourrais citer que des noms et ce serait terne. Deux personnalités m'ont cependant frappées: l'une est celle de la

baronne de Mannerheim, finlandaise, diplômée de l'école de St-Thomas à Londres, cœur excellent joint à une grande intelligence; son autorité lui a valu d'être élue présidente du Conseil international des nurses, association née dans le nord de l'Europe et qui comprend les représentantes des associations d'infirmières diplômées. La baronne Mannerheim a conquis d'emblée toutes les sympathies en cherchant à ramener les discussions dans une atmosphère de haut idéal professionnel, où vibrerait son grand amour pour les malades et les blessés de la vie.

A côté d'elle, formant un saisissant contraste, Miss Edith Walker, la directrice de la section des nurses dans le C. A. R. D. En uniforme bleu horizon, portant à la manche gauche les galons du service de guerre, c'est un vrai général en jupon! Gaieté, énergie, bonne humeur.... Un type! On l'adore dans les ruines, cela

se comprend, et son enthousiasme est irrésistible. On la suivrait avec confiance dans les missions les plus aventureuses. Elle en a tant vu de misères, qu'elle rit de tout, toujours, apportant partout avec elle le soleil et la joie....

Les infirmières qui travaillent dans les régions dévastées sont Américaines ou Françaises; une Suisse est également enrôlée. Le travail ne manque pas, il est intéressant, mais la vie est austère; toutefois celles qui nous ont accueillies paraissent heureuses dans leurs logements de planches délicieusement arrangés avec des toiles claires et des fleurs. Nous les avons quittées à regret pour rentrer dans nos pays respectifs, mais nous espérons reprendre plus tard les amitiés ébauchées à Paris et les consolider dans l'idéal commun qui est celui de toute infirmière d'Europe ou d'ailleurs: « Servir l'humanité souffrante.... » R. G.



Un nouveau méryciste avaleur de poissons, de billets de banque, etc.

Extraits d'un article du D^r Charlier, radiologiste des hôpitaux

Avec les mains, les bras, les jambes, les pieds, certains virtuoses, à la suite d'un entraînement méthodique et prolongé, en arrivent à accomplir de véritables prodiges, tels les jongleurs, prestidigitateurs, danseurs de corde, équilibristes, etc. ... Ils ne présentent, d'ailleurs, rien de plus extraordinaire que la virtuosité digitale des flûtistes, violonistes, pianistes, laquelle ne nous étonne plus, parce que nous y sommes accoutumés.

Certains viscères, soumis à une sorte de dressage volontaire, sont capables de réaliser, tout comme les membres, de remarquables prouesses, tel l'intestin, tel l'estomac.

On se rappelle le fameux « pétomane » qui eut tant de succès dans maint music-hall. Il était parvenu à aspirer par l'anus et à emmagasiner dans son gros intestin une quantité considérable d'air, tel le soufflet d'un orgue; et, par la voie d'entrée, il restituait cet air avec des bruits musicaux, reproduisant même certains refrains connus.

On sait que les forçats renferment dans un « planq », ou petit cylindre métallique à extrémité conique, des pièces d'or, des limes et divers objets en vue de leur évacuation. Pour mettre ce planq à l'abri des indiscretions et des convoitises, ils l'introduisent dans l'anus, à la façon d'un sup-